

Le double et le trouble

Marc Mercier

Numéro 153, septembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65075ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, M. (2011). Le double et le trouble. *24 images*, (153), 54–55.

LE DOUBLE ET LE TROUBLE

par Marc Mercier

GRÂCE À L'ESPRIT JUDICIEUX ET À LA SENSIBILITÉ DE LA COMMISSAIRE D'EXPOSITION Nicole Gingras, le 29^e Festival international du film sur l'art (FIFA) qui s'est tenu à Montréal en mars dernier s'est cette année encore enrichi de programmations expérimentales québécoises et canadiennes d'une grande valeur. Parmi toutes les pépites proposées sur lesquelles il conviendrait de s'arrêter longuement, je voudrais juste ici en prélever une et voir si elle peut nous aider à penser les images dans un monde où paradoxalement leur profusion tend à les effacer : **Double** de Manon Labrecque (2011, min 45 secondes).

Qui lit le synopsis de cette œuvre dans l'espoir d'y découvrir les indices d'une compréhension des mystères qu'elle contient, n'en sera que plus troublé : « Abîmes et reflets. Exploration d'une image, de sa surface et de ses multiples transformations dans la lumière et la durée. » Aucun mot ne peut dire plus que ce que l'œuvre donne à voir, car **Double** fonctionne comme s'il contenait la dernière image encore visible par une humanité en voie d'aveuglement. Cela m'est soudainement apparu tellement évident qu'il s'est imposé à moi que je la programme en Palestine à l'occasion du 2^e festival d'art vidéo /si:n/ 2 (du 6 au 12 juin 2011).

C'est après coup que je me suis demandé pourquoi le fallait-il vraiment ? Pourquoi fallait-il que ce que j'ai perçu comme étant la dernière image visible soit à tout prix exposée à Ramallah, derrière le mur qui sépare un peuple du reste du monde ?

Des parois qui séparent des corps du monde des vivants, cela s'appelle un cercueil. Mais pour la Cisjordanie, le mot ne convient pas. Le vivant est celui qui résiste. Le vivant est celui qui écrit la vie avec sa voix, ses gestes, ses yeux ou ses pierres lancées contre les blindés quand la colère vient à monter. La colère, jamais la haine.

Que vient faire ici une image ? Les anciens Grecs donnaient au peintre le nom de *zôgraphos*, « celui-qui-écrit-le-vivant », et ce nom réunissait l'écriture et la vie dans une même visibilité. La réalité, son apparence certes, se retrouvait réunie dans une relation très vive, avec sa représentation. La réalité et son double pourrait-on dire, à condition de ne pas considérer le double sous le signe d'une équivalence. Le double n'est pas la copie d'un modèle original. Il n'est double que grâce à la relation vivante établie avec la



Double (2011) de Manon Labrecque

réalité. C'est certainement cela que j'ai rencontré dans la vidéo de Manon Labrecque. La présence du vivant dans l'image : une *vidéozôgraphie*.

Voyons **Double** : un visage féminin au-dessus d'une robe fleurie apparaît comme au travers d'une brume, contours indécis du paysage environnant. Reflets sur les vitres d'une fenêtre. L'œil prend du recul : un corps de femme ; la fenêtre incrustée dans son dos ; transparence du corps ouvert sur le monde. Bruit d'un appareil de projection cinéma ; douce et lente disparition du paysage dans le blanc. Silence. Plus rien. Noir.

Nous en avons tous fait l'expérience : une présence ne se perçoit pas par les yeux seuls. Ce phénomène nous permet d'outrepasser notre aveuglement. Notre cécité résulte d'une surabondance d'images vidées de leur sens. Nous ne percevons plus que l'image de notre absence au monde. Cette absence qui nous empêche d'être lucide, de nous

révolter, de mettre à bas ce monde marchand totalement insupportable, injuste, terrifiant. Le *visuel* (communication) s'est superposé à l'*image* (création). Il n'y a plus rien à voir.

Les vrais aveugles sont épargnés. J'ai vu en mai dernier dans la galerie B.A.R. 2 à Roubaix (près de Lille), un triptyque vidéo de l'artiste chinois Yuen Yueng-Fun : **Territoire subjectif, Hong-Kong – aller et retour** (2011). Plusieurs séquences nous montrent un vieil homme (en l'occurrence, le père de l'artiste), calligraphe devenu aveugle, dessiner avec ses mains dans le vide. Ses gestes sont des pas de danse. L'écriture s'inscrit à tout jamais dans l'espace comme le vol des oiseaux ou le parfum des fleurs. Du noir supposé de sa vision, il étale dans le vent une chorégraphie de traits et de couleurs que j'imagine aqueuses. Ce sont aussi les gestes d'un chef d'orchestre qui sème au vent des notes chromatiques.

Toute cette musique, tous ces dessins, toutes ces peintures, je les retrouve condensés dans la vidéo de Manon Labrecque. Ingrédients délicats qui auraient trouvé là, après un vol depuis Hong-Kong jusqu'à Montréal, le territoire où ne jamais sombrer, où ne jamais se taire, ni se terrer.

Imaginez à présent un écran noir, lequel, pendant quelques secondes, laisse entendre quelques frottements, quelques grincements mystérieux, avant de nous surprendre visuellement : une matière innommable en incandescence, à peu près comparable à une constellation qui dans la nuit ferait feu. Je décris là l'ouverture d'une vidéo de l'artiste croate Krunoslav Ptitchar : *Eden* (2010, 9 min 43 s). Très vite, même si nous reconnaissons quelques pièces métalliques (vices...), tout ne sera plus que danse de la lumière. Tout ne sera plus que lutte de la lumière (qui veut préserver la forme) et des ombres (qui veulent transformer la matière), sous l'œil (si j'ose dire) d'une composition électroacoustique de Christophe Havel. *Composition* est le mot juste. Les sons composent, s'accommodent et perturbent ce que l'œil croit reconnaître. Ici aussi la réalité apparente se mêle et se démêle avec son double, avec sa représentation.

Dans les trois pièces vidéo évoquées ci-dessus, nous sommes vraiment dans un univers de particules sonores et visuelles, éléments de base de ce que nous appellerons la poésie électronique. Ce sont des énergies qui ne demandent qu'à prendre forme. Encore faut-il les trouver dans l'obscurité et le silence, encore faut-il ne pas craindre de se perdre dans l'au-delà du visible et de l'audible, dans l'au-delà du désespoir et de la crainte de toutes choses. Endroit où la vie rejoint son double. Sommes-nous capables de découvrir un tel territoire ?

J'ai été invité en mars dernier par l'association Rhizome (Québec) à participer à un délicieux et riche Printemps des Poètes. Une nuit, ne pouvant dormir, je décide de marcher dans la ville jusqu'à épuisement quand, soudain, une pluie glaciale vient à tomber. Par chance, je découvre un café encore ouvert. J'y pénètre. Un homme ivre me bouscule. Je percute une table et fais tomber une liasse de papiers que je m'empresse de ramasser pour les rendre à sa propriétaire. Je m'aperçois qu'il

s'agit de poèmes. La dame m'invite à en lire quelques-uns si le cœur m'en dit. Des histoires d'amour qui finissent mal et des mots empreints de nostalgie pour son village natal des Appalaches. Nous jouons à en réécrire quelques-uns et échangeons quelques mots. J'apprends ainsi qu'elle est prostituée, violée à l'âge de 14 ans... La poésie peut naître ainsi dans la fange de la misère sociale. Oh, je ne *romantise* pas la situation. Ce soir-là, cette dame était pour moi une particule d'énergie dans la nuit. Elle était le double de la poésie. Sa vérité. Sa présence effective. Sa douleur et sa joie.

Cette rencontre (c'est dire à quel point la vie copie l'art) m'a remis en mémoire une vidéo d'une jeune réalisatrice de Toulouse découverte récemment : *La vie en rose* d'Héloïse Gousset (2010, 8 min 37 s) qui dresse le portrait troublant d'une actrice et chanteuse du nom de Lady Or, prostituée sous le pseudonyme de Milliena. Ici aussi, nous sommes entre ombres et lumières, entre vérité et folie, entre réalité et jeu, c'est-à-dire dans une zone délicate de la vision : le trouble. Trouble rime si bien avec double : il doit bien y avoir une raison à cela. Désormais, je nommerai la prostituée poète de Québec Milliena. La femme aux milliers de facettes, étoile toujours prête

à s'éteindre, toujours offrant ses ultimes embrasements à ceux qui ne craignent pas de se perdre dans je ne sais quel trou noir cosmique.

Il nous reste à inventer de nouveaux regards, entre double et trouble, pour maintenir un lien avec ce monde que nous perdons de vue à trop vouloir le mettre sous surveillance et le soumettre à un matraquage visuel continu.

Un ancien PDG de la chaîne française TF1 a su très bien résumer la stratégie des pouvoirs actuels : « ... le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. Or pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de rendre le cerveau disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible... ».

On ne peut être plus clair. L'art vidéo, avec ses *doubles* et ses *troubles*, a pour vocation de rendre nos cerveaux indisponibles à la bêtise marchande qui nous ronge et nous aveugle. ■



La vie en rose (2010) de Héloïse Gousset